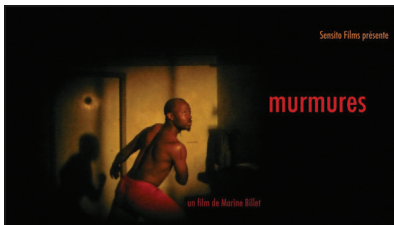


Analyse de livres

Rubrique coordonnée par Joséphine Caubel

Un film et deux livres ayant une parenté dans le titre méritent une présentation entrecroisée.

■ *Murmures* est un film réalisé par Marine Billet d'une vingtaine de minutes, produit par Sensito films, sur une musique d'Henry Torgue. Un élégant danseur Bouba Landrille Tchouda interprète une personne détenue de son incarcération à sa libération. *Murmures* a été présenté lors des Journées annuelles des secteurs de psychiatrie en milieu pénitentiaire à Nantes en 2015 et a rencontré un accueil unanime et ému. Le film peut être obtenu en écrivant à Felin Films, 12 rue Liancourt 75014 Paris en joignant un chèque de 10 €.



■ Le premier livre s'intitule *Murs... Murs. La vie plus forte que les barreaux*. (Grenoble : Glénat, 2015). Le texte et les dessins sont signés Tignous, les couleurs Pascal Gros, la préface Christiane Taubira. Tignous a choisi quatre établissements pénitentiaires pour représenter la prison : le centre pénitentiaire de Lannemezan ; le centre pénitentiaire pour femmes de Rennes ; l'établissement pénitentiaire pour mineurs de Porcheville et la maison d'arrêt de Douai. Des citations (en italique) d'acteurs de la prison commentent les dessins. Elles serviront d'accompagnement pour décrire les scènes du film.

■ Le deuxième livre est celui de Christiane Taubira, *Murmures à la jeunesse*, aux éditions Philippe Rey (Paris, 2016).

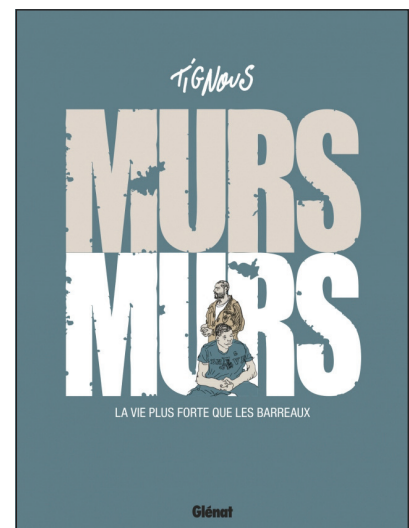
Le film *Murmures* débute sur l'image d'un homme titubant sur un escalier, probablement celle d'une chute qui le conduira en prison. L'étonnement anxieux et l'hyper vigilance du prisonnier sont mis en évidence dès les premiers instants de son incarcération quand il découvre sa cellule. Premiers temps d'inquiétude majeure chez toute personne incarcérée pour la première fois, que l'on désigne du méchant terme de « primaire ». La cellule est grise, triste, sinistre. Pourtant : « *dehors, on dit qu'on est dans des prisons-hôtels, mais on se paye tout* ». Les équipements sont inadéquats : « *Je fais 1,87 m, j'ai fait cette installation parce que le robinet est trop bas, il fallait toujours que je me baisse, j'avais mal au dos, maintenant j'ai un lavabo à la hauteur* », un ingénieux dispositif de fortune, comme on en trouve en prison, de bric et de broc. Il faudra espérer que son usager n'aura pas à changer intempestivement de cellule. Et aussi, « *La poubelle est offerte gracieusement à notre arrivée, mais tout le reste est acheté avec notre argent à prix prohibitif* ».

Puis le bruit, les bruits. Inquiétants. Irritants, comme le goutte à goutte d'un robinet qui ne se ferme pas : « *La nuit, on ne tire pas la chasse d'eau sauf pour avertir de l'arrivée d'un surveillant* » ou inquiétants comme ces cris qui résonnent dans la nuit, dont ne sait quelle souffrance les crée. « *Le bruit, cause n° 1 des meurtres en prison.* » Et des sons étranges. Une prisonnière : « *Le chauffage, c'est ce tuyau qui passe de cellule en cellule, le bruit qu'il fait, on dirait des petites souris* ». Espérons qu'elle n'a pas la phobie des rongeurs !

Et après les sons, la vue. L'œilleton : le prisonnier en découvre l'usage. Décevant. Frustrant. Annonce-t-il une venue, l'ouverture d'une porte. Non, rien. Un passage, un contrôle c'est tout. De jour comme de nuit. « *Ici on ne dit pas maton, un maton ce n'est pas celui qui mate par la force, mais qui mate, qui regarde par l'œilleton* ». Dans la prison des femmes : « *Un homme ici, ne regarde jamais à*

l'œilleton, ce sont les surveillantes qui le font ».

Et puis la solitude, l'extrême solitude. Parfois, une lettre, seul moment de ce film sans paroles où le prisonnier chuchote la lettre, qu'il lit et relit, en souriant. Dans la nuit, le souvenir d'une présence amoureuse le hante. Avec son traversin, sur lequel s'ajoutent de jour en jour les traits barrés comptabilisant le temps de réclusion, une danse sensuelle est nostalgiquement exécutée, moment de grâce suspendue, y compris pour le traversin qui, un temps, reste immobilisé dans l'espace. Rien à voir dans l'élégance et la pudeur de cette scène avec un propos plus trivial, mais qui exprime bien la misère sexuelle de la prison, et qui termine le livre de Tignous : « *Les baguettes de pain sont utiles, sinon un trou dans le matelas, des nouilles chaudes à l'intérieur et ça fait un sexe de femme* ». Comme le confie une femme détenue « *Le nerf du problème en centre de détention, c'est le cul, il faut gérer* » ; une autre : « *Se faire une détenue, c'est le fantasme de certains mecs* » et encore une autre femme : « *Le sexe, c'est tabou, mais bien sûr, ça nous manque* ».



Mais la nuit n'est pas qu'un moment de souvenirs tendres. Elle facilite des cauchemars, aggravés par de terrifiants cris sans explication, par les réveils nocturnes dus aux rondes des surveillants que le prisonnier apprend à chronométrer, ayant ainsi l'impression de retrouver la maîtrise d'un environnement dont il est pourtant entièrement dépendant.

Et la solitude se poursuit avec le repas solitaire, franchement pas très ragoutant. « *Non, le réfectoire c'est dans les prisons américaines.* » Solitude dans un espace réduit qu'il faut apprendre à remplir. Quelle belle idée d'occuper l'espace de la cellule dans les trois dimensions. Le prisonnier danseur s'agrippe aux murs, trouvant un envol fugitif. Un autre moyen de rompre la solitude est de se livrer à un ingénieux jeu d'ombres chinoises qui donne au prisonnier l'impression de ne pas être seul. Ces moments sont soutenus par un accompagnement musical qui selon les scènes est nostalgique ou récréatif. Il permet une pause dans la tension émotionnelle que suscitent ces images de privation de liberté. Ailleurs, les unités de vie familiale rompent la monotonie relationnelle : « *A Poissy, où j'étais, prison pour hommes, les parloirs étaient complets, les UVF¹ également.* »

Il y a aussi la solitude recherchée. La cellule d'isolement. Certes, « *L'isolement, c'est une double peine* », mais « *Ici je suis en sécurité* » et puis « *Je lis la télé allumée en permanence, ça me fait une compagnie, et je fais aussi des Sudokus* ».

Le choix de la vêtue du danseur permet une touche de couleur, du rouge au jaune qui tranche avec la grisaille de l'environnement. Surtout, qu'il n'y a pas de vue sur l'extérieur. Tout juste peut-il voir le ciel et la neige qui commence à tomber, moment d'émerveillement, permettant de s'extraire un court instant de la prison pour retrouver les émois de l'enfance à l'apparition des premiers flocons.

Et puis viendra le temps de la liberté, après que celle-ci se fut par instants brefs, rappelée par flash, à la mémoire du prisonnier. Peut-être la réinsertion ? « *La*

réinsertion c'est du pipeau, tu peux pas travailler si tu n'as pas un casier judiciaire vierge ». Quand il sort, notre prisonnier va danser de plaisir, avec de timides pas, pour arpenter un nouvel espace sans limites, mais surtout il va falloir affronter le regard d'autrui, avec l'impression que les passants devinent son statut d'ex-taulard, surtout quand les regards sont appuyés.

La liberté retrouvée. Jamais aisée.

La prison, lieu terrible selon Christiane Taubira à la fin de sa préface du livre de Tignous, bien que l'ancienne garde des Sceaux note qu'il y a encore plus terrible, plus irrémédiable :

« *La prison est un lieu clos. Tous ceux qui y vivent sont enfermés, y compris ceux qui s'en vont le soir vers leur vie de famille. Lieu clos où cohabitent matamores et introvertis, illettrés et analphabètes, des forts, des faibles, des personnes handicapées, des personnes transgenres, des habitués et des étonnés, des blessés et des malchanceux, des génies de la transgression, ébranlés et branleurs, fumistes et fumeux, ébréchés et tant et tant d'autres. Des gènes.*

Lieu où s'aventurent parents désolés, parents désemparés, parents complices.

Lieu où des femmes viennent étrangler l'usure de l'absence. Lieu où des enfants, accablés de honte, se heurtent de plein fouet à ce monde d'adultes déraisonnables et déconcertants.

Lieu où les arts et la culture doivent élargir leurs aises en prenant leurs quartiers, afin d'ensemencer les esprits.

Lieu de sang-froid, car il faut sanctionner sans passion.

Lieu de vigilance, car c'est là que fit une maligne et sinistre rencontre, l'un de ceux qui, ayant désappris à rire et à aimer, te faucha en ce mercredi matin, "Toi qui chantais le bonheur sur la terre" (Paul Eluard) ».

L'extrait de cette préface permet la transition avec *Murmures à la jeunesse* de la maintenant ancienne garde des Sceaux. Tous ses murmures sont en fait très bruyants. Ils sont bruyants, car ils expriment des convictions avec force, mais

Christiane
Taubira

Murmures à la jeunesse

 Philippe Rey

ils le font avec une élégance et une douceur qui tranchent avec la brutalité, voire la violence des sujets évoqués. Pourquoi, Christiane Taubira dédie-t-elle ces murmures à la jeunesse, alors qu'ils nous concernent tous quel que soit notre âge ? Faut-il y voir la jeunesse qui est en nous, porteuse d'avenir, de création et de poésie ?

Il est bien difficile de parler ce livre dense, ce qui a bien dû décevoir les commentateurs de brèves, espérant y voir d'inutiles petites phrases politiciennes. Certes, l'auteure exprime ses convictions politiques, notamment sur la déchéance de nationalité, mais l'ensemble du texte écrit dans un style luxuriant est parsemé des richesses du patrimoine intellectuel et culturel de l'humanité.

On peut lire ce petit livre vite, mais il vaut mieux prendre son temps pour apprécier toutes les références et s'y promener.

Michel David
michel.david.sph@gmail.com

Liens d'intérêts : l'auteur déclare ne pas avoir de lien d'intérêt en rapport avec cet article.

¹ Unités de vie familiale.